

la conduite de chefs éprouvés, parmi lesquels je suis fier de compter un de mes fils, nos braves soldats allient, avec une constance admirable, les fatigues de la guerre et les travaux de la paix.

« Les mesures nécessaires pour l'exécution du système général des chemins de fer, et pour diverses entreprises d'utilité nationale, seront soumises à vos délibérations. Un projet de loi sur l'instruction secondaire satisfera au vœu de la charte pour la liberté d'enseignement, en maintenant l'autorité et l'action de l'état sur l'éducation publique.

« Je contemple, messieurs, avec une profonde reconnaissance envers la Providence cet état de paix honorable et de prospérité croissante dont jouit notre patrie. Toujours guidés par notre dévouement et notre fidélité à la France, nous n'avons jamais eu, moi et les miens, d'autre ambition que de la bien servir. C'est l'assurance d'accomplir ce devoir qui a fait ma force dans les épreuves de ma vie et qui sera jusqu'à son dernier terme ma consolation et mon plus ferme soutien.

ALGÉRIE.

— On lit dans le *Moniteur algérien*, du 15 décembre :

« M. le gouverneur-général est rentré, dans la nuit d'hier, de son voyage à Tlemcen et sur la frontière du Maroc. Il a été on ne peut plus satisfait de l'état de ces contrées. A l'exception de trois ou quatre tribus ou fractions de tribus, qui de tout temps se sont données tantôt au Maroc, tantôt à l'Algérie, tout le reste du pays est parfaitement soumis.

« Les rapports des voyageurs venant du Maroc ou du sud-ouest de Tlemcen s'accordent à dire que l'émir, avec les faibles et tristes restes de sa cavalerie, s'est retiré sur le Schott-el-Cherhi; lac appartenant à la frontière du désert de l'empire du Maroc; il serait avec sa smala, très-réduite et très-misérable, en un lieu appelé Guardir, qui est à trente lieues de notre frontière. On ne tardera pas à avoir des nouvelles positives sur sa situation : ce qui est certain, c'est que, pour le moment du moins, il a abandonné la partie, et pour la première fois depuis la guerre, il a entièrement quitté le territoire, ainsi que le petit nombre d'adhérens qui lui restent.

— Abd-el-Kader, d'abord consterné par la mort de Ben-Allal-Sidi-Embarek, a tenté de contredire la nouvelle de cette perte si funeste à ses dernières espérances. Il a fait répandre des proclamations, dans lesquels il annonce que les chrétiens, ayant appris que Ben-Allal était en ambassade dans le Maroc, avaient voulu jeter la désolation parmi les fidèles en exposant la tête d'un prisonnier capturé au combat de Malah; que Sidi-Embarek ayant perdu un œil dans l'un de ses valeureux combats, le mensonge était devenu facile aux chrétiens, qui s'étaient servis d'un malheureux, borgne comme le khalifa.

L'émir annonce dans cet édit, distribué dans tous les douars, que Ben-Allal doit revenir de Maroc avec un renfort puissant, et que les chrétiens le reconnaîtront à ses victoires.

Cette fable n'a produit que des résultats contraires à ceux que l'émir pouvait prévoir. Les arabes alliés qui étaient accourus de tous côtés pour voir la tête de Ben-Allal, et qui ont fort bien reconnu ce chef redouté, ont taxé de lâcheté le mensonge d'Abd-el-Kader.

ESPAGNE.

— La gazette officielle de Madrid publie un assez grand nombre de décrets de nominations nouvelles. On sait que M. Olozaga avait, par décret du 26 novembre, légalisé toutes les promotions faites dans l'armée par Espartero, et que plusieurs officiers avaient déjà repris possession de leurs grades sans attendre l'autorisation d'Isabelle. Le nouveau ministre de la guerre, le général Mazarredo, a prévenu l'armée, par une circulaire, que l'application du décret du 26 novembre ne pouvait avoir lieu sans que l'approbation royale eût été étendue à toutes les promotions individuellement.

— Le prince Carini, présenté le 12 par Son Excellence M. le comte Bresson, ambassadeur du roi, a remis à M. Gonzalez Bravo, premier secrétaire d'Etat et ministre des affaires étrangères, la copie figurée des lettres de créance qui l'accréditent auprès de Sa Majesté la reine d'Espagne en qualité d'envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de Sa Majesté le roi de Naples, et il a demandé pour son audience les ordres de la reine.

— Aujourd'hui on a reçu les journaux de Madrid. Dans la chambre des députés du 13, la proposition ayant pour but de poursuivre deux députés compromis dans l'attentat dont le général Narvaez a été l'objet, a été adoptée. Le lendemain, la discussion sur la proposition du message à Isabelle n'était pas encore terminée. La séance a été fort animée. Des provocations, des démentis ont plusieurs fois troublé l'ordre. Il serait fort possible qu'un duel eût lieu entre l'ancien ministre Serano et le ministre actuel des affaires étrangères, M. Gonzalez-Bravo.

PORTUGAL.

— D'après les nouvelles de Lisbonne du 15 décembre, une grande agitation régnait dans cette ville. Elle était causée par l'attitude menaçante que prenait l'opposition par des poursuites exercées, au nom du gouvernement, contre certains membres de la municipalité.

AUTRICHE.

— Le journal officiel de Vienne annonce que l'empereur d'Autriche a placé l'archiduc Étienne à la tête de l'administration politique du royaume de Bohême.

— Il résulte des journaux de Malte, reçus par le dernier paquebot du Levant, que les gouvernemens italiens et le gouvernement autrichien insistent auprès de celui d'Angleterre, pour qu'il mette des entraves à la liberté de la presse à Malte, en défendant aux feuilles de cette île de parler de événe-

mens d'Italie. Ils s'appuient sur la disposition insérée dans l'ordonnance relative à la liberté de la presse, pour Malte, à la demande de ces mêmes gouvernemens et portant que « toute publication tendant à exciter des insurrections dans les Etats amis de la Grande-Bretagne est prohibée. »

On a cru voir une excitation à la révoite dans les lignes suivantes, que le *Maila-Times* a publiées à l'occasion des affaires de la Grèce :

« La révolution grecque est un exemple frappant pour le royaume des Deux Siciles et pour toute l'Italie. Nous verrons comment ces populations sauront en profiter. »

GRÈCE.

— Athènes a déjà été le théâtre de scènes que l'on qualifie simplement de *désagréables*. Suivant des lettres du 6 décembre, M. Packos, fanariote, avait proposé à l'assemblée nationale d'admettre les étrangers aux secours. Le peuple a brisé les vitres de ce député. Un autre fanariote, M. Sotifjos, ayant publié une satire contre la Grèce, le peuple irrité s'attroupa : le poète eut l'ordre aussitôt de quitter le pays.

TUNIS.

— Des différends élevés entre la régence de Tunis et la Sardaigne n'ont pas pu s'arranger à l'amiable, et le consul général sarde a quitté son poste.

On a regu à Marseille, le 14 décembre au soir, par voie télégraphique, la nouvelle qu'il y avait eu, entre les deux pays, déclaration de guerre.

On s'attend au blocus de Tunis par une escadre piémontaise dont l'armement se fait en ce moment à Gênes.

ORIENT.

— Depuis deux mois, le sultan Abdul-Medjid a commencé à apprendre le français. Il voulait d'abord choisir pour précepteur le jeune Turc Foad-Effendi, qui a été premier interprète du divan. « Mais, suivant une lettre de Constantinople ce jeune homme étant éclairé, Riza-Pacha l'a redouté, et, pour en dégoûter le sultan, il le lui a présenté comme tout-à-fait *égliaour* (infidèle). Alors S. H. a pris, sur la recommandation de Riza-Pacha, un certain Ibrahim-Bey, qui a étudié à Paris, qui est assez bon peintre, mais qui n'a pas grande portée d'esprit, et qui est surtout fort timide. Il enseigne au sultan la langue française et la géographie. On tient la chose aussi secrète que possible, car les vieux Turcs fanatiques ne verraient pas avec plaisir le sultan se livrer à une occupation profane défendue par leur religion. »

AMÉRIQUE.

Horrible! — Il sied vraiment bien aux Américains de s'appitoyer sur les maux auxquels, disent-ils, sont en proie les pauvres des monarchies d'Europe! Nous les mettons au défi de trouver dans les annales de la misère européenne un fait pareil à celui que révélait hier un journal de New-York que nous traduirons textuellement : Les pauvres. — Nous sommes informés qu'il a été enlevé, ce matin, de la Morgue (*dead house*) située dans un Park, douze cadavres. « Six étaient des hommes qui ont été trouvés morts dans différentes parties de la ville, depuis samedi soir. Les six autres étaient des enfans. » Des enfans trouvés morts aussi sur le pavé, sans doute. Ainsi, voilà douze pauvres succombant à la faim, au froid dans l'espace de quarante-huit heures! C'est plus de victimes que ne fait dans toute la France tout un hiver.

Courrier des Etats-Unis.

LA PROVIDENCE VEILLE SUR NOUS.

Le jeune homme, un peu confus d'abord, comme il était naturel à son âge, de se trouver en tête-à-tête avec un aussi grand personnage que Monseigneur Jacques Amyot, précepteur des enfans de France, Evêque d'Auxerre, et l'un des flambeaux de la science, et dont il avait souvent entendu parler, rougit à la question que venait de lui faire le grand-aumônier, et commença par balbutier quelques paroles embarrassées. L'air de bonté et les encouragemens du vieillard l'enhardirent néanmoins, et d'abord d'une voix faible et timide, puis bientôt avec fermeté et chaleur :

« Monseigneur, dit-il, le commencement de mon histoire a bien du rapport avec la vôtre; plût à Dieu que la suite pût également y ressembler. »

Puis avec un ton où l'on pouvait reconnaître ce sentiment de fierté aristocratique que sa position pénible ne lui avait point fait perdre :

« Je suis Flamand, dit-il, ma famille est une des plus nobles du Cambrésis : mon père, le Sire de Flanqueville, possédait de grands biens. »

« J'ai reçu une éducation brillante, et mon père a fortement encouragé en moi le goût des lettres et de la science, jusqu'au moment où, malgré les précautions que je prenais pour le lui cacher, il découvrit dans un galetas inhabité de son château l'atelier que j'étais parvenu à m'y disposer. Là, Monseigneur, entraîné par un penchant irrésistible, je passais tous les momens que je pouvais avoir de libres, à dessiner, et à modeler des figures avec de la terre. »

« Je ne veux point de sculpteur dans ma famille, s'écria mon père, le sang des Flanqueville ne doit point déroger. Et en parlant ainsi il brisa toutes mes statues. »

« D'abord je voulus obéir à mon père; eh bien! malgré moi, Monseigneur, une force invincible m'entraînait vers mon atelier et me faisait reprendre mes travaux chéris. »

« Surpris de nouveau par mon père qui me surveillait de près, je reçus de son courroux les marques les plus humiliantes; il alla jusqu'à me frapper, Monseigneur. »

« A'ors désespéré, hors de moi, sans trop savoir ce que je faisais, je pris la fuite. »

« Le soir, quand je me vis seul, loin de la maison paternelle, sans abri,...